

NOTE À LA TRADUCTION

L'anthologie en deux volumes des textes de Mussolini sur la littérature et la religion, dont nous proposons ici le premier tome dans une traduction française, est le fruit d'un travail encore en cours, mené par une équipe de traductrices et traducteurs et de chercheuses et chercheurs à l'ENS de Lyon. Un travail ambitieux et minutieux qui, depuis qu'il a été engagé en 2014, soulève chez tous ceux qui y participent de nombreuses questions. En amont et en aval de l'acte de traduction, autant du point de vue théorique que dans la pratique du traduire, nous devons constamment interroger nos méthodes, évaluer la valeur historique et philologique du texte que nous traduisons, sonder l'intérêt d'un tel texte pour un lecteur français du XXI^e siècle, et enfin – de façon plus radicale et plus fondamentale peut-être – considérer la légitimité de notre démarche : pourquoi traduire (*encore*) Mussolini, et pourquoi traduire *ce* Mussolini ?

Il existe des traductions françaises d'autres textes de Mussolini, qui sont néanmoins peu nombreuses et peu consultées. Elles font, le plus souvent, l'objet de publications confidentielles, proposées par de petites maisons d'édition affichant clairement leur sympathie – teintée, au fil des décennies, d'une veine nostalgique – à l'égard du « *duce* » du fascisme¹. Une telle

1 Du vivant de Mussolini, plusieurs traductions françaises ont été publiées (et la correspondance entre les éditeurs français chez Flammarion et italiens chez Hoepli, conservée à l'IMEC, atteste que souvent elles l'ont été à l'insu de leur auteur) : Plon, en 1928, et les éditeurs genevois Georg & Cie, en 1930, publient deux recueils de discours de Mussolini, intitulés respectivement *Mussolini parle* et *Discours 1930* ; les Éditions du Cavalier publient le *Journal de guerre* de Mussolini en 1931. En 1935, Flammarion lance son *Édition définitive des œuvres et discours de Benito Mussolini*, prévue en onze volumes. Après la guerre, les traductions se raréfient et ce n'est qu'à partir de 1987 qu'apparaissent les volumes de traductions proposés par les Éditions du Trident,

sympathie, du reste, était également manifeste dans l'unique opération éditoriale d'envergure entreprise en France, dans les années 1930 : l'*Édition définitive des œuvres et discours de Benito Mussolini* lancée par l'éditeur Flammarion².

Aussi le premier enjeu d'une nouvelle traduction de Mussolini tient-il aujourd'hui, avant tout, à son exigence de rigueur, permettant à la communauté scientifique d'affirmer, pour mieux l'étudier, la dimension historique des écrits de Mussolini comme document, et non comme instrument de propagande néofasciste³. En ce sens, la publication de notre traduction aux presses d'ENS Éditions acquiert une valeur particulière, car elle vient couronner en toute cohérence le travail d'équipe mené à l'École normale supérieure de Lyon, dans un esprit de précision textuelle, mais aussi de partage et de divulgation de la recherche et du savoir.

Le second enjeu de notre traduction tient au fait qu'elle propose au public français un *nouveau* Mussolini. Les textes que nous avons traduits, dans leur très grande majorité, ne l'ont jamais été auparavant. En effet, la moitié de notre corpus a été rédigée avant la guerre, par un Mussolini socialiste méconnu des lecteurs français. L'historiographie récente s'est particulièrement intéressée aux années de sa formation politique⁴, mais l'un des objectifs de ce premier volume – qui rassemble les écrits d'un Mussolini se déclarant socialiste jusqu'à l'été 1918 – est de donner à lire directement en français une sélection significative de textes de ce jeune journaliste révolutionnaire, violemment anticlérical, aux ambitions autant politiques que littéraires. Et c'est l'article du 11 août 1918, où Mussolini abandonne officiellement le

puis dans les années 2000, par la maison d'édition Auda Isarn de Toulouse, et, plus récemment encore, par Déterna Éditions.

- 2 S. Lanfranchi, « Les raisons politiques d'un échec éditorial : la traduction française des Œuvres de Mussolini en France, 1935-1939 », Laboratoire italien. En ligne : [<https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/937>].
- 3 De ce point de vue, notre questionnement sur la légitimité de fournir une traduction scientifique de Mussolini peut se nourrir du vif débat récemment soulevé par l'annonce d'une traduction de *Mein Kampf* de Hitler chez Fayard. Remarquons toutefois que la méthode collective que nous avons choisie, en session d'ateliers mensuels, désamorce considérablement la tension pesant sur le traducteur qui doit d'abord accepter de rentrer dans les rouages profonds de la langue de l'autre, et ensuite prêter *sa* langue à l'auteur. Cette difficulté, quasi douloureuse, que décrit le traducteur de *Mein Kampf*, Olivier Mannoni, nous avons pu, sinon la contourner, du moins l'estomper, par les discussions, la mise à distance et les décisions de groupe, qui dépersonnalisent en quelque sorte l'opération de traduction.
- 4 Parmi les différents travaux récemment consacrés aux années de jeunesse du Mussolini socialiste, je me limiterai à citer ici le volume collectif dirigé par Emilio Gentile et Spencer M. Di Scala, *Mussolini socialista*, Rome Bari, Laterza, 2015.

socialisme en se présentant désormais comme « l'homme de l'après », qui ouvrira le second volume, consacré au Mussolini fasciste⁵.

Au demeurant, s'agissant d'une anthologie – et il ne pouvait en être autrement, car nous ne pouvions envisager de traduire l'intégralité de la très volumineuse production mussolinienne – la question de la légitimité du « texte source » se pose doublement. Il ne suffit guère d'expliquer pourquoi on a traduit Mussolini, encore faut-il justifier les critères d'inclusion et d'exclusion qui ont régi le choix des textes, opéré par Élise Varcin et moi-même. Nous avons retenu ceux dans lesquels l'auteur, tout au long de sa vie et de sa carrière politique, aborde la religion et la littérature, en adoptant donc un critère thématique plutôt que chronologique.

Pourquoi littérature *et* religion ? D'une part, d'un point de vue général cela correspond aux perspectives actuelles de la recherche, ouvertes par les travaux d'Emilio Gentile, sur le rôle de la culture et des formes de liturgie politique dans la constitution du totalitarisme italien⁶. La double et durable hypothèque que les jugements portés par Benedetto Croce et Antonio Gramsci sur le fascisme – respectivement comme maladie morale et comme dégénérescence – faisaient peser sur ce domaine d'études semble avoir été partiellement levée ; suffisamment du moins pour pouvoir envisager la légitimité de la culture et de l'idéologie fascistes en tant qu'objets propres, que le chercheur peut étudier à part entière pour mieux décrire les ressorts d'un régime totalitaire⁷. Aussi l'historiographie italienne et étrangère des vingt dernières années s'est-elle enrichie d'études approfondies autant sur le fascisme comme religion politique que sur la réelle implication des intellectuels et des artistes dans le projet culturel et anthropologique de l'*Italien nouveau*. Ces études considèrent par ailleurs l'importance de Mussolini dans la définition d'un tel projet, mais en se gardant bien de tomber dans le « mussolinisme », qui tendrait à faire oublier le rôle – tout aussi central en ce domaine, sinon plus déterminant encore – de personnalités telles que Giovanni Gentile ou Giuseppe Bottai, pour ne citer que les plus

5 B. Mussolini, « Divagazione », *Il Popolo d'Italia*, 11 août 1918.

6 Voir notamment, parmi les textes traduits d'Emilio Gentile, *La religion fasciste : la sacralisation de la politique dans l'Italie fasciste*, traduction de J. Gayard, Paris, Perrin, 2002 (la première édition italienne de cet ouvrage date de 1993) ; et *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, traduction de P.-E. Dauzat, Paris, Gallimard, 2004 (la première édition italienne date de 2002).

7 Pour une synthèse efficace et éclairante des enjeux du débat historiographique sur la « culture fasciste », nous renvoyons au premier chapitre de *Storia della cultura fascista* d'Alessandra Tarquini, Bologne, Il Mulino, 2011.

connues⁸. C'est une tentation à laquelle notre travail, bien qu'il soit centré sur la seule production de Mussolini, ne souhaite pas céder non plus : pour comprendre sa formation littéraire et religieuse, ce premier volume nous invite à suivre les étapes d'un itinéraire qui passe par le socialisme, le syndicalisme révolutionnaire, le contact avec les avant-gardes et enfin l'expérience des tranchées. Mais cela ne suffit pas à nous expliquer entièrement ce que sera le « duce » du second volume, ni encore moins ce que sera la politique culturelle et religieuse de son régime.

D'autre part, nos recherches personnelles sur le rapport entre fascisme et littérature nous avaient conduites à isoler plus précisément les textes où Mussolini parle de littérature, ou même s'y essaye directement. Mais bien vite s'est imposée à nous la nécessité d'y ajouter le thème religieux : tout d'abord, parce que ses textes littéraires de jeunesse ont le plus souvent un contenu anticlérical ; ensuite, parce que cela permet de poser un *continuum* entre la carrière d'écrivain qu'il envisage dans les toutes premières années du XX^e siècle et son investissement, durant cette même période, dans la propagande anticléricale menée par les socialistes italiens et suisses ; enfin, car la prégnance des formules sacrées et bibliques et la forte présence de modèles et de références littéraires sont évidentes dans les textes retenus. Elles sont révélatrices d'une rhétorique en train de se faire, constitutives d'un discours politique aux accents parfois mystiques, où le verbe du poète – comme celui de l'homme providentiel que Mussolini est très tôt convaincu d'être – devient prophétie. L'axe poésie-prophétie-politique se met en place dans sa production de jeunesse, pour s'établir durablement jusque dans les dernières années du régime fasciste. Ce sera le fil rouge entre ce premier volume de l'anthologie et le second.

Voilà donc pourquoi nous avons traduit ce Mussolini ; il nous reste encore à rajouter quelques mots pour dire *comment* nous l'avons fait. Dans la pratique de la traduction, nous avons cherché à allier la rigueur de la philologie à la précision historique. Pour chaque texte, nous avons souhaité reconstituer le contexte d'écriture et expliciter les références les plus obscures, avec un appareil léger de notes ainsi qu'un bref chapeau introductif visant à faciliter la lecture tout en évitant de l'alourdir. Nous avons également veillé à nous procurer – quand cela était possible – la version originale des textes

8 Voir G. Bottai, *La politica delle arti : scritti 1918-1943*, A. Masi éd., Rome, Libreria dello Stato, 2009 ; G. Gentile, *Politica e cultura*, H. Cavallera éd., *Opere complete di Giovanni Gentile*, Florence, Le Lettere, 1990-1991, vol. 45 et 46.

lors de leur première publication. Il s'est avéré, en effet, que l'édition de référence italienne, l'*Opera Omnia* de Benito Mussolini établie par Edoardo et Duilio Susmel à partir des années 1950⁹, offrait une version parfois légèrement différente de l'original. Nous avons précisément confronté les deux. Les variantes ne sont globalement pas de nature et d'importance à justifier une véritable édition critique bilingue : nous les avons simplement signalées et transcrites en note, lorsqu'elles entraînaient une différence, même légère, dans la traduction.

Nous avons en outre brisé le principe d'harmonisation – notamment en ce qui concerne les majuscules et la typographie – qui sous-tend l'*Opera Omnia*. Cette remarque peut sembler technique, mais elle révèle une profonde différence entre la démarche des deux historiens italiens et la nôtre. Si le projet même des Susmel était de présenter l'œuvre de Mussolini comme un tout, de reconstituer *a posteriori* un livre monumental, unique et cohérent en quarante-quatre volumes, notre anthologie, aux dimensions beaucoup plus modestes, préfère expliciter le caractère hétérogène et conjoncturel des textes qui la composent, rédigés et publiés dans des conditions et sous des modalités fort différentes¹⁰. À titre d'exemple, nous avons choisi de conserver l'anomalie typographique du texte *L'homme et la divinité*, issu d'un débat contradictoire, parsemé de tirets au point d'entraver parfois la lecture. Notre hypothèse est que ces signes correspondent à une brève pause oratoire – plus marquée qu'une simple virgule, mais moins qu'un point – faite parfois en dépit du sens grammatical de la phrase mais au bénéfice d'un effet rhétorique. Les tirets sont ici la marque forte de l'oralité, dont ils permettent de reproduire les rythmes et les structures propres, nous rappelant ainsi quelles étaient la destination première du texte et l'intention de l'auteur-orateur.

Ces considérations, appliquées à la typographie et au domaine philologique, sont également valables en ce qui concerne nos choix stylistiques et lexicaux. Il nous a paru important de résister à toute tentation de « lissage » du texte et de rendre la qualité très variable de l'écriture de Mussolini. Certains textes, de son aveu même, ont été écrits vite et mal, alors que d'autres ont fait l'objet d'une longue préparation et d'une rédaction soignée

9 *L'Opera Omnia di Benito Mussolini*, Edoardo et Duilio Susmel (éd.), a été publiée en 44 volumes de 1951 à 1980, d'abord par l'éditeur florentin La Fenice, puis par l'éditeur romain Giovanni Volpe. Nous l'indiquerons dorénavant avec l'abréviation OO.

10 Mussolini fait un usage idéologique de la majuscule, lorsque dans ses écrits de jeunesse, il la refuse au mot « dieu », mais l'attribue aux termes « Science », « Progrès », « Raison » ou même « Religion ». Nous avons décidé de conserver cette particularité, alors que l'édition de l'*Opera Omnia* a rétabli la majuscule à « Dieu » et l'a ôtée au mot « religion ».

et attentive. Le résultat est inégal, et nous avons voulu que la traduction reflète les aspérités de la langue, en reproduisant en français les inélégances, les lourdeurs, voire les erreurs présentes en italien. L'enjeu est de préserver les particularités des textes et leur disharmonie, tout en respectant toutefois, autant que possible, le principe général de la cohérence lexicale, en faisant correspondre, à chaque mot italien, le même mot français tout au long de l'anthologie. Néanmoins, nous nous sommes parfois heurtées à des cas limites, comme celui du mot *stirpe*, qui fait partie des différents termes employés par Mussolini lorsqu'il traite de la question de la race. L'étude approfondie de son lexique – non seulement dans les textes de cette anthologie, mais dans l'ensemble de sa production – montre que le sens donné à ce terme change en même temps que change sa conception du nationalisme et surtout du racisme¹¹. Il peut être synonyme de *race*, dans son acception biologique, de *lignée* familiale et généalogique, ou de *peuple*, au sens historique et culturel du terme. Nous avons décidé de conserver cette polyvalence, en conservant le mot italien entre crochets et en traduisant tantôt par « souche », qui correspond autant aux valeurs de race que de lignée, tantôt par « peuple » qui renvoie davantage à l'idée de nation et de civilisation.

Quand il y a discontinuité et incohérence dans le lexique, quand il y a disharmonie et inélégance dans le style, nous avons pris le parti de les rendre lisibles dans notre traduction. Nous avons donc en quelque sorte respecté, tout en la renversant, la consigne que l'éditeur italien de Mussolini donnait à Flammarion dans les années 1930, en commentant le contrat de traduction :

La traduction ne présente pas de difficultés spéciales mais doit cependant être faite avec beaucoup de soin et de conscience pour rester fidèle au sens et à la lettre sans renoncer à rendre l'élégance de l'original.¹²

Stéphanie Lanfranchi

- 11 A. Guilloux, S. Lanfranchi et É. Varcin, « Mussolini et les mots de la race », *La pensée de la race en Italie. Du romantisme au fascisme*, A. Aramini et E. Bovo éd., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, p. 169-184.
- 12 Lettre d'Ulrico Hoepli à Max Fischer, datée du 27 février 1934, conservée à l'IMEC, fascicule FLM 141.15. Dans le passage cité, Ulrico Hoepli commente la clause 7 du contrat, que Mussolini lui a fait rajouter : « Messieurs Flammarion fils ont pleine et entière liberté quant au choix du ou des traducteurs. Ils s'engagent cependant à fournir une traduction très fidèle et très soignée ».